

The BFG

Un grand roman, mais un bien petit film

Julie Demers

Numéro 304, octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2016). Compte rendu de [The BFG : un grand roman, mais un bien petit film]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 24–25.



The BFG

Un grand roman, mais un bien petit film

Géant de la littérature jeunesse, Roald Dahl est aussi l'un des écrivains préférés d'Hollywood. Ses aventures rocambolesques ont inspiré de nombreux réalisateurs, dont Mel Stuart et Tim Burton (**Willy Wonka and the Chocolate Factory / Charlie and the Chocolate Factory**), Danny DeVito (**Matilda**), Henry Selick (**James and the Giant Peach**) et Wes Anderson (**Fantastic Mr. Fox**). Au tour de Steven Spielberg de s'attaquer à l'un des romans les plus populaires dans le monde anglophone : BGG, le Bon Gros Géant.

JULIE DEMERS

Le travail d'adaptation est un exercice difficile — périlleux lorsqu'il s'agit de s'attaquer à un classique de la littérature. Rares sont les réalisateurs qui ont réussi à produire une œuvre qui surpasse l'original. Ne dit-on pas d'ailleurs qu'il ne faut jamais juger un livre par son adaptation cinématographique ?

Adapter une œuvre littéraire pour le cinéma consiste généralement à prendre une intrigue complexe et à l'épurer pour en clarifier la trame narrative. L'objectif est de transformer un roman de quelques centaines de pages en un scénario d'un maximum de 90 minutes. Pour y parvenir, l'œuvre littéraire doit être dépouillée de plusieurs personnages, d'intrigues secondaires et de dialogues superflus. Mais comment procéder dans le cas d'un livre pour enfants dont la trame narrative ne tient qu'en quelques pages ? Tout comme l'avait fait Wes Anderson dans son adaptation de **Fantastic Mr. Fox**, la scénariste Melissa Mathison (**E.T.**, **Kundun**) a plutôt choisi d'étoffer le mince récit de Dahl et d'y ajouter quelques scènes ainsi que de nouveaux personnages. Si certains changements ont été salutaires (on pense notamment à la fin du livre qui aurait été peu crédible

une fois portée à l'écran), certaines modifications ne font que ternir la tension dramatique.

Il faut dire que, dans le roman de Dahl, la psychologie des personnages est très peu étayée et que la beauté du conte repose avant tout sur les dialogues. La particularité du Bon Gros Géant est qu'il s'exprime à la manière des grands sages, mais dans une langue particulièrement maladroite. Dans sa traduction française, il affirme que pour ses frères mangeurs d'hommes, « les hommes de terre » peuvent avoir un goût « déléquisavoureux », alors que d'autres ont une saveur « ignominable » ou « exécrigoble ». Les zoos sont des « parcs à fraction » où vivent des « hippogrossesdames » et des « alligrasporcs ». Si Mathison a décidé de préserver la plupart des répliques intactes, elle a dû traduire une œuvre proprement littéraire (qui joue avec les mots et la langue) en œuvre cinématographique (qui se base sur l'action plutôt que sur la parole). C'est qu'il se passe bien peu de choses dans le roman de Dahl en dehors des réflexions « philosophiques » des deux protagonistes. Malheureusement, plusieurs de ces discussions n'ont pas échappé au travail



d'épuration de Mathison, qui a préféré l'émotion aux réflexions. Elle a choisi d'éliminer de belles méditations à propos du végétarisme, de la violence ou de la peur de la différence, au profit de scènes d'action.

Ainsi, pour créer davantage de suspense, Mathison a multiplié par quatre les moments où les géants tentent d'avaloir la petite Sophie. Redondantes, ces scènes censées effrayer le jeune spectateur ne parviennent qu'à montrer la stupidité des ogres. Il semblerait que le duo Mathison-Spielberg ait oublié la leçon d'horreur de *Jaws* : plus on montre le méchant, moins le spectateur est effrayé.

Étrange décision que celle de multiplier les blagues à caractère scatologique. Dans le roman, le Bon Gros Géant boit une liqueur dont les bulles vont vers le bas : plutôt que de provoquer des éructations, cette boisson donne des gaz. Et ces réactions corporelles ne sont pas malpolies au pays des géants, loin de là. Ces « crépitages », comme les appelle le personnage principal, sont un signe de bonheur, une douce musique pour les oreilles. L'idée est rigolote, mais Mathison a encore une fois épuisé son effet comique en répétant le gag à outrance.

Le film a également beaucoup de difficulté à trouver le ton juste entre réalisme et fantastique. Spielberg parvient dans la première partie à créer une Angleterre hors du temps, où toutes les fantaisies sont permises. Mais lorsque Sophie et le géant visitent le palais de Buckingham pour s'entretenir avec la reine d'Angleterre, le film bascule tout d'un coup dans le réalisme. La direction photo, les dialogues et l'univers sonore deviennent alors froids, sans relief — on a l'impression d'être parachuté dans un nouveau film. Par souci de réalisme, Mathison équipe les gardes du corps de la reine de *walkies-talkies* et ajoute des dizaines de sentinelles armées jusqu'aux dents — mais l'effet

contraire est produit. Comment croire dans ce contexte si réaliste à cette idée folle qu'un géant de quatre mètres puisse se balader dans le jardin royal sans jamais être repéré et qu'une petite fille puisse convaincre la reine d'engager ses armées dans une lutte sans merci contre de vilains géants mangeurs d'hommes ?

Mais tout n'est pas mauvais dans cette adaptation. Spielberg a tout de même réussi à transposer avec justesse les dessins originaux de l'illustrateur Quentin Blake en images numériques. Le film est porté par ailleurs par de jolies scènes, qui rappellent celles des œuvres précédentes du cinéaste. À défaut d'innover, le réalisateur applique une recette qu'il maîtrise à la perfection. À moins que ce ne soit l'occasion pour Spielberg de faire des clin d'œil à ses propres films ? Ainsi, tout comme dans *E.T.*, la rencontre entre l'enfant et le monstre se déroule dans l'obscurité, à la lumière d'une lampe de poche et accompagnée par la musique de John Williams. La petite maison de Sophie dans le monde des géants ressemble au repère de Peter Pan, et le bateau dans lequel dort le géant est le même que celui du Capitaine Crochet.

Les meilleures adaptations sont bien souvent celles qui parviennent à préserver l'essence d'une œuvre tout en la présentant sous un nouveau jour. Pas de doute : il vaut mieux préférer ici l'original. La rencontre avec le Bon Gros Géant sera définitivement plus grandiose si vous troquez vos lunettes 3D pour de bonnes lunettes de lecture.

★★

■ LE BON GROS GÉANT | **Origine :** États-Unis, Angleterre, Canada – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 57 – **Réal. :** Steven Spielberg – **Scén. :** Melissa Mathison (d'après le roman de Roald Dahl) – **Images :** Janusz Kaminski – **Mont. :** Michael Kahn – **Mus. :** John Williams – **Son :** Christopher Scarabosio – **Dir. art. :** Rick Carter – **Int. :** Mark Rylance (BGG), Ruby Barnhill (Sophie), Penelope Wilton (la reine) – **Prod. :** Frank Marshall, Sam Mercer, Steven Spielberg – **Dist. / Contact :** Walt Disney.